

LE PROPAGATEUR

Vol. II.

OCTOBRE 1905

No 10

Chronique mensuelle. — Un triste anniversaire. — Le Prône du dimanche. —
Le Style épistolaire. — La Flèche de Caudebec.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : L'ineffable bonté de Pie X : un trait par Mgr LaRocque. — Les tremblements de terre dans la Calabre. — La paix Russo-Japonaise. — Un grand soldat de la plume : Eugène Veuillot. — Deux prêtres catholiques conférenciers à Oxford. — Le roman du Correspondant. — L'œuvre d'Oka. — Lourdes de Rigaud. — Consécration de Bonsecours. — L'hôpital de Caughnawaga. — Les ouvriers à Notre-Dame. — Les forestiers à Joliette. — Les nouvelles provinces : une explication. — Le Père Blanche, Vicaire-Apostolique. — Feu l'abbé Bacon. —

Mgr l'évêque de Sherbrooke est récemment rentré de Rome. Comme tous ses collègues, Mgr La Rocque parle volontiers de la grande bonté et de l'admirable sérénité du pape Pie X. Absolument confiant en l'assistance de Dieu et en la pérennité de l'Eglise, le Saint-Père ne se laisse dominer par aucun contre-temps. Que lui importent les calculs des politiques ? Quand Dieu voudra, d'un mot il terrassera les pygmées qui font la guerre à son Eglise.

Que Pie X soit d'une ineffable bonté, c'est ce qui ressort de tous ses actes. L'évêque de Sherbrooke citait un beau trait à ce propos.

Quand Sa Grandeur apprit, en juillet dernier, la mort si foudroyante de l'Administrateur de son diocèse — M. l'abbé Gignac, qui se noya dans un accident de chaloupe au lac Aylmer —, elle se disposait à se rendre chez le Saint-Père en audience. Naturellement Monseigneur fit part de sa douleur à Sa Sainteté, et il demanda pour les *vieux parents* du cher curé défunt la bénédiction spéciale qu'il avait dessein d'obtenir pour son Administrateur. Or, racontait Mgr La Rocque, en l'écrivant de sa propre main, cette bénédiction, le Pape pleurait !

* * *

Et cependant le Pape a bien d'autres sujets de pleurer !

Quel triste spectacle, par exemple, que celui de la Calabre si horriblement dévastée, en septembre, par les tremblements de terre !

" Il était deux heures du matin — écrit un témoin oculaire — quand tout à coup la terre trembla. Presqu'aussitôt la ville (Paola) s'emplissait de rumeurs. Portes et fenêtres étaient brisées..... par secousses rapprochées, les écroulements de maisons se succédaient, et, soudain, l'on vit l'église elle-même osciller et sa toiture s'effondrer....."

" Et pendant que les pauvres gens surgissaient des ruines ou se traînaient sur les décombres, au loin la mer roulait ses flots bleus sous le ruissellement de lumière versé par la lune."

" Le contraste était effrayant de cette sérénité et de cette douleur ! On se prenait à songer combien cet admirable pays, si privilégié de la nature par son climat, payait cher la rançon de sa beauté, de son ciel et de sa mer par l'effrayante instabilité de son sol."

* * *

La paix entre la Russie et le Japon est enfin signée. On la doit, paraît-il, surtout aux bons offices du Président Roosevelt. C'est à Portsmouth, aux Etats-Unis, que les signatures ont été données par M. Witte et M. Rosen pour la Russie, par M. Komoura et M. Takahira pour le Japon.

Dans cette guerre, des milliers d'hommes ont été tués ou blessés, des millions ont été dépensés ; elle a été horrible.

Si au moins on pouvait compter sur une paix durable ? Mais déjà l'on parle d'autres guerres ! et, en dépit des congrès de la paix passés et futurs, il est à craindre que le goût des batailles et la passion de la guerre ne soient longtemps encore l'apanage des humains.

* * *

Un grand soldat, mais un soldat dont l'arsenal était un encrier et dont l'épée était une plume, Eugène Vuillot, frère du célèbre Louis Vuillot, et aussi son collaborateur et son continuateur à l'Univers, vient de mourir à Paris, le 18 septembre, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, après quelques jours de maladie.

Pendant plus de soixante-sept ans, M. Eugène Vuillot avait tenu la plume et frappé de terribles coups ! On se prenait à espérer qu'il vivrait encore longtemps. Mais Dieu a sonné l'appel et ce vaillant s'est trouvé prêt à répondre : présent !

A *l'Univers*, ses deux fils, Pierre et François, continueront les traditions de foi, de courage et de talent, qui sont l'honneur et le patrimoine, si brillants et si précieux à l'Eglise, de la famille Veillot. C'est une consolation de le savoir.

Sur la tombe de ce grand serviteur de Dieu, qu'il nous soit permis de déposer notre respectueux hommage de catholique et de canadien.

Le dernier article de M. Eugène Veillot, à la date du 1er septembre, posait, au sujet du cabinet Rouvier, un point d'interrogation fort éloquent.

Sa superbe *Vie de Louis Veillot*, dont naguères nous parlions dans le *Propagateur*, n'est pas encore terminée. Le quatrième et dernier volume, fort avancé, croyons-nous, est à paraître.

Comme complément naturel à cet ouvrage, que ses fils sans doute auront soin de faire bientôt publier, nous espérons qu'ils nous donneront aussi une *Vie d'Eugène Veillot*?

* * *

Pour la première fois depuis la Réforme, deux prêtres catholiques, Dom Gasquet, abbé des Bénédictins anglais, et le Dr Barry, curé de Dorchester, ont été invités à donner des conférences au millier d'étudiants accourus à Oxford, pour *les cours des vacances*.

Dom Gasquet a traité: "Henri VIII et les monastères," et M. le Dr Barry: "Saint Ignace de Loyola et la Compagnie de Jésus." C'était là toucher des sujets brûlants! Et pourtant, les deux conférenciers ont été parfaitement écoutés.

Ce fait peut se passer de commentaires; remarquons seulement qu'à Oxford, la grande université anglaise, les prêtres catholiques, si longtemps méprisés et honnis, ont enfin repris, dans le monde savant, le rang qu'ils occupaient au temps de l'ancienne Angleterre. Newman et Manning doivent là-haut tressaillir d'une joie singulière!

* * *

En vérité, au point de vue de la foi catholique, l'Angleterre intéressera bientôt les Canadiens bien plus que la France.

Ces chers français, ils nous en servent de bien bonnes parfois. Jusqu'au *Correspondant*, la catholique revue fondée par Montalembert, qui publie de ce temps-ci un roman absolument injuste pour nous.

Ce roman, "l'Irréductible force," est censé avoir été vécu à Montréal. L'auteur, un Monsieur Georges Lechartier, est venu, paraît-il, au Canada, il y a quelque dix ans. Comme tant d'autres français, il a été choyé par nos gens *chics*. Et voilà qu'il leur exprime sa gratitude en leur distribuant des rôles rien moins qu'honorables.

Le plus piquant, c'est que les gens informés reconnaissent les différents personnages du roman et les nomment tout haut.

Aussi est-ce un beau succès de scandale!

La *Revue Canadienne* par la plume d'*Iberville*, que l'on sait être un observateur délicat et un fin lettré, a conté son fait au Lechartier. C'est une exécution modérée d'allure peut-être, mais au fond cinglante absolument.

Plusieurs de nos écrivains en vue, entre autres MM. L. O. David et Pascal Poirier — deux sénateurs! — ont tancé vertement dans des lettres publiques le romancier du *Correspondant*.

Mais, de ce livre hélas! il restera quelque chose, car, comme disait Musset, . . . *l'abîme est immense et la fache est au fond!*

Si, au moins, la leçon pouvait porter, et, si l'on se résolvait à accueillir plus froidement tous ces beaux faiseurs, qui viennent ici chercher de la copie . . . et des sentiments!

* * *

Mais, si la France nous envoie parfois des gens qui abusent de notre hospitalité, elle nous en donne d'autres qui font chez nous de bien belles œuvres.

J'étais avec M. L. J. A. Derome, notre sympathique directeur du Propagateur, pour la fête de Saint Bernard, chez les Trappistes à Oka, le 20 août dernier. Quelle œuvre admirable accomplissent au Canada ces bons moines venus de France!

Sans parler de leurs succès variés dans les choses de l'agriculture, on peut croire que l'exemple de leur vie silencieuse n'est pas sans donner des fruits d'édification.

J'ai vu là d'anciens confrères de collège ou de séminaire, pour qui le monde avait été mauvais, que la maladie ou les épreuves avaient accablés. Eh! bien, leur bonheur sous la bure du moine est saisissant! Ils travaillent et ils prient, le reste ne leur importe plus. Comme on sent, à les entendre, qu'ils ont conscience d'avoir choisi la meilleure part.

* * *

A Rigaud, de l'autre côté du lac, comme à Oka, la nature est belle en été et elle déroule aux yeux du voyageur de bien jolis tableaux.

Par une matinée d'août — même un peu sombre — au sanctuaire de Lourdes, sis sur une saillie de la montagne, à l'arrière du beau collège Bourget, l'on peut promettre aux touristes-pèlerins de bien douces émotions.

* * *

Et à Bonsecours donc, au cœur de notre Montréal, la vieille église qu'on a peut-être un peu trop réparée et ornée mais qui garde quand même tant de souvenirs respectés, à Bonsecours, comme on aime à méditer sur le passé, sur l'histoire, sur les traditions de foi et de patriotisme qui sont nôtres !

Le 21 septembre, Son Excellence Mgr Sbarretti, consacrait l'antique chapelle et son maître-autel, tandis que Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, et Mgr Emard, évêque de Valleyfield, consacraient, le premier, l'autel latéral dit du Sacré-Cœur, et le second, l'autel latéral dit de Saint-Joseph.

Ce fut une belle fête, qui passa, il me semble, pour beaucoup, trop inaperçue.

* * *

Un autre événement, qui mérite certes d'être encadré dans nos chroniques, c'est la bénédiction du Nouvel Hôpital du Sacré-Cœur, pour les Indiens de Caughnawaga, qui a eu lieu le 29 septembre.

Mgr l'archevêque, avant de procéder à la bénédiction, a fait un discours que M. l'abbé Forbes, curé de Ste-Anne et ancien missionnaire de Caughnawaga, traduisait en iroquois au fur et à mesure.

Monseigneur salua avec émotion "cette terre de sainteté et de souvenirs" qu'est la mission, où le Père Charlevoix écrivait ses relations et où Catherine Tekakwitha mourait en odeur de sainteté, il y a deux siècles, et, les assistants emportèrent surement de la cérémonie des *souvenances* qui vivront.

* * *

Mais la fête montréalaise du mois de septembre sans conteste la plus importante, ça été certainement la grande réunion du monde du travail à Notre-Dame, le dimanche, 3.

Voir des milliers de travailleurs, réunis sous les voûtes du vaste temple, écouter la parole autorisée d'un prédicateur de l'Évangile leur enjoignant de venir au Christ: *venite ad me omnes!* Les entendre chanter à plein cœur: En avant, marchons, le Christ nous regarde. Les suivre enfin buvant en quelque sorte les paroles de bon conseil qui tombaient des lèvres de Mgr l'archevêque. Tout cela impressionne grandement et fait espérer que nos ouvriers n'écouteront pas la voix des fauteurs de troubles mais qu'ils suivront, en chrétiens, Celui qui a dit: *Ego sum via*—Je suis la voie, Jésus-Christ Notre-Seigneur. Que Dieu le veuille!

* * *

Pour les ouvriers, ceux qui sont à craindre ce sont ces chefs de sociétés neutres, qui se proclament indépendants on ne sait trop de qui ou de quoi.

Récemment, les Forestiers Indépendants, réunis à Joliette, ont voulu offrir une aumône à Mgr Archambault *pour ses pauvres*. Sa Grandeur a refusé d'accepter le présent.

C'est là beau geste. L'on pense en le voyant esquisser au cèlèbre vers du poète latin:

Timeo danaos et dona ferentes,

Je crains les grecs même quand ils apportent des présents.

* * *

Enfin — serait-ce un présent à la mode des grecs pour notre pays? — les deux nouvelles provinces de l'Ouest, la Saskatchewan et l'Alberta, sont nées à la vie de ce pauvre monde le 1er septembre 1905. —

Des confrères que je vénère ont jugé que l'une de mes précédentes chroniques passait trop facilement l'éponge sur les *fre-daines* de nos ministres et de nos députés.

Je ne voulais approuver ni désapprouver personne — Simple-
ment je constatais un fait: à savoir, que la question est plus facile
à régler dans un article de revue que sur le parquet de la chambre.

* * *

Une bonne nouvelle nous arrive: Le Très Rév. P. G. Blanche,
des Eudistes, déjà Préfet Apostolique du Golfe St-Laurent, sera
bientôt sacré évêque, pour continuer à administrer, en qualité de
Vicaire Apostolique, la même Préfecture devenue un Vicariât.

* * *

Nous n'avons qu'un décès à enregistrer, ce mois-ci, celui de M.
l'abbé Charles Bacon, mort à soixante ans, curé de l'Islet.

Nous recommandons sa mémoire, avec celle de M. Eugène
Veillot, aux bonnes prières de nos lecteurs.

L'abbé Elie J. Auclair



UN TRISTE ANNIVERSAIRE.

Le 20 septembre prochain il y aura 35 ans, les 70,000 hommes de Cialdini, glorieux vainqueurs de quelques centaines de zouaves Pontificaux, franchissaient la brèche de la Porte Pia et prenaient possession de Rome. Cet attentat perpétré au mépris du droit naturel et divin, au mépris des engagements les plus formels et de la parole donnée en 1864, souleva dans le monde tout entier un immense cri de douleur. Les Catholiques français en particulier virent avec indignation que le gouvernement parjure de Turin choisissait pour accomplir son forfait, l'heure où nos armées écrasées par l'Allemagne ne pouvaient plus songer à courir au delà des monts pour châtier les nouveaux Lombards.

Depuis lors, la conscience chrétienne n'a cessé de protester contre ce sacrilège coup de force et l'état de choses qui en est résulté. Toujours elle a réclamé ce qu'on réclame ordinairement d'un voleur: la restitution du bien volé, et revendiqué pour le Pasteur suprême des âmes l'indépendance politique et par conséquent le principat civil condition *sine qua non* de son indépendance spirituelle.

Toutefois, il faut, hélas! le reconnaître, cette revendication ne se fait pas entendre avec la même énergie ni avec la même unanimité, depuis quelques années. Est-ce accoutumance, découragement, oubli de principes, est-ce cette sorte d'affaiblissement du sens moral qui se remarque un peu partout, même dans les rangs des meilleurs? Je ne sais... Bref, trop de catholiques paraissent résignés à subir sans protestation, sinon sans regrets, la plus grande des injustices. Résignés?... pour plusieurs d'entre eux ne faudrait-il pas dire: satisfaits?... Est-il rare de trouver des catholiques approuvant un état de choses qui est la négation même de la souveraineté spirituelle du Pape puisqu'elle la fait dépendre du bon vouloir d'un maître installé à Rome; acceptant délibérément et de gaîté de cœur une situation que le plus conciliant des Pontifes Léon XIII déclare anormale, intolérable, inconciliable avec la liberté comme avec la dignité du Siège Apostolique?... La question que je pose ici et la réponse qu'il faudrait y donner sont trop douloureuses pour que j'insiste davantage.

Quoi qu'il en soit, un livre tout récent semble avoir été écrit tout exprès pour ces catholiques tant *résignés* que *satisfaits*, et

nous nous empressons de le signaler, de le recommander même, tout spécialement à nos lecteurs.

"*L'indépendance du Pape et le Pouvoir temporel*" par M. l'Abbé Ségaux, Dr en théologie, Vicaire à N.-D. de Lorette, Paris. un Vol. in-12 300 pages chez Vivès, rue Delambre. 75 cts.

Malgré les proportions relativement modestes du volume, l'auteur a su traiter d'une façon très complète toute cette question du Pouvoir temporel. Il en fait d'abord l'histoire depuis Constantin et Charlemagne jusqu'à nos jours; et cette première partie suffirait déjà à montrer la légitimité du Pouvoir temporel, légitimité telle qu'aucun roi de la terre ne pourrait en invoquer une semblable sur une partie quelconque de ses états. Après cet exposé historique l'auteur prouve directement la nécessité pour le St-Siège d'une souveraineté civile, effective et territoriale. C'est la partie capitale de son ouvrage, et nous sommes persuadés que tout lecteur impartial la regardera comme une démonstration absolument définitive. Cette seconde partie se termine par un dialogue extrêmement vivant entre un libéral et un catholique, où les objections les plus variées sont tour à tour étudiées et réfutées.

Enfin des documents du plus vif intérêt sont présentés dans l'appendice qui clot le livre, et l'on peut dire que rien n'a été négligé de ce qui peut créer une conviction complète et inébranlable sur cette question si grave du Pouvoir temporel.

C. L. Prêtre.



Le Prône du dimanche ⁽¹⁾

LA METHODE

Le prône est partout le moyen principal, et, dans la plupart des paroisses, le moyen unique par lequel l'Eglise enseignante atteint l'immense majorité des âmes. Les vérités religieuses, dont la connaissance est indispensable au salut, ne sont annoncées au très grand nombre que dans le sermon de la messe solennelle, le diman-

(1) Nous empruntons ces notes à l'ouvrage du P. Fontaine, S. J. : *Le prône catéchistique*.

che, et dans les instructions plus simples dont sont accompagnées les messes matinales. La plupart des fidèles n'entendent parler que là des dogmes du christianisme. Leur foi se forme, s'entretient et se développe sous l'action de cet enseignement unique. Seul il doit contre-balancer les influences délétères et rationalistes, répandues dans notre atmosphère intellectuelle, au moyen des journaux et de mille autres publications qui ont leur écho jusqu'au sein des populations rurales les plus isolées.

C'est dire l'importance du prône. La vie religieuse des populations en dépend. Les pratiques chrétiennes s'affaibliront; elles deviendront vaines et stériles; elles n'auront plus aucune prise sur la conduite et les mœurs, et finiront par disparaître entièrement, si le prône n'offre à la foi, principe de toute justice surnaturelle, une alimentation au moins suffisante.

Or le prône a-t-il gardé parmi nous toute l'efficacité qu'il devait avoir? D'où vient que les auditoires les meilleurs nous écoutent trop souvent avec une sorte de passivité résignée qui déconcerte et décourage? Pourquoi les hommes, même chrétiens, évitent-ils de venir nous entendre, comme si rien d'utile pour leur âme et de véritablement instructif ne tombait de nos chaires?

Autant de questions qui préoccupent bien des esprits sérieux. Les avis suivants renferment des indications utiles pour remédier au mal.

1. — Quelle forme donner au prône ?

La meilleure nous paraît être la forme *catéchistique*. Sous cette forme le prône continue très heureusement l'œuvre des catéchismes. Et n'est-il pas désirable que l'habitude prise, par le prêtre de catéchiser, et par le peuple d'être catéché, se continue, tout en s'adaptant à l'état plus mûri des intelligences ?

Sans doute la méthode devra être différente de la méthode ordinaire des catéchismes d'enfants ou de jeunes gens. Ici plus d'interrogatoires, plus de relations dialoguées entre celui qui parle et ceux qui écoutent. Le prêtre est seul en scène; il doit, par des moyens plus restreints, fixer et retenir l'attention. Les esprits auxquels il s'adresse sont moins dissipés, moins distraits peut-être, mais plus paresseux et surtout plus prévenus et plus difficiles. On ne lui permettra pas les répétitions et le laisser aller qui sont de mise dans un catéchisme.

Cependant ces deux enseignements se ressemblent et se touchent en beaucoup de points: ils ont le même but, fortifier la foi et la

piété; ils ont le même objet et portent sur les mêmes vérités. Il y a, de plus, un intérêt suprême à présenter ces vérités dans le même ordre logique et sous les mêmes formules. Que le prêtre ne craigne pas de reproduire, dans ses prênes, les réponses catéchistiques apprises autrefois de mémoire par ses auditeurs. Ainsi ravivées, ces réponses seront comme des points lumineux qui éclaireront toute son argumentation, toute l'exposition de doctrine qu'il essaie de faire entrer dans l'esprit des fidèles. Cet enseignement viendra se greffer sur celui qu'ils ont reçu autrefois; il les prendra là où ils en étaient alors, pour les conduire plus avant dans l'intelligence de la vérité.

Nous parlons de *forme catéchistique*. Nous n'entendons pas ici suggérer de remplacer le prône par un catéchisme paroissial, méthode du reste excellente, et que recommandent de nombreux Statuts diocésains. Ce n'est pas en ce sens que nous parlons de prône catéchistique. Par ce mot nous voulons faire entendre une forme *vulgarisatrice* de la doctrine et de la morale. Que le prêtre, en préparant ou en faisant son prône du dimanche, se sente et se montre *vulgarisateur* : voilà ce que surtout nous voulons dire.

Aujourd'hui on vulgarise toutes les sciences naturelles, même les plus difficiles. Des conférenciers s'appliquent à mettre à la portée des ouvriers, de tous ceux qui consentent à les entendre, des notions scientifiques autrefois renfermées dans l'enceinte des écoles spéciales. Nous, prêtres, nous sommes les dépositaires et les interprètes d'une science que tout le monde, sans exception aucune, a besoin de connaître, du moins dans une certaine mesure. Cette science, c'est la science de Dieu et de nos rapports avec Dieu, la science théologique en un mot. Notre fonction la plus essentielle est de la simplifier, de la placer sous la main et à la portée de tous, de la vulgariser enfin.

Le prône catéchistique atteint ce résultat et répond aux besoins de tous les auditoires, de ceux des villes aussi bien que de ceux des campagnes.

Qu'est-ce donc que vulgariser ? Il importe, surtout en matière de vulgarisation théologique, de ne point faire erreur.

Il existe au moins deux sortes de vulgarisations. La première, beaucoup trop répandue, consiste à effleurer à peine un sujet, à en présenter certains points de surface que l'on exagère comme à plaisir, pour mieux dissimuler tout ce qui manque à la thèse et éblouir l'auditoire. Le vulgarisateur qui étend ainsi sa tâche, n'ayant rien approfondi, ne sait rien exprimer avec exactitude. Au lieu d'idées nettes, il apporte des appréciations vagues et indé-

cises qui laissent flotter, dans une sorte de clair obscur trompeur, les vérités qu'il aurait dû élucider et graver dans toutes les mémoires. Il est banal, il n'est pas vulgarisateur.

Une autre vulgarisation, bien meilleure et bien plus efficace, consiste tout d'abord à pénétrer dans les entrailles mêmes du sujet, à le sonder en ce qu'il a de plus profond et de plus intime, à s'en approprier les éléments essentiels pour les exprimer ensuite avec une clarté qui s'imposera à tous. Alors la parole a non seulement de la précision et de l'exactitude, mais aussi je ne sais quelles vibrations lumineuses qui ne permettent à personne d'échapper entièrement à son influence. Les plus grands esprits n'ont pas dédaigné de s'exercer à cette tâche de vulgarisation ainsi comprise, et ils y ont le mieux réussi.

Dans ce sens nos plus grands écrivains, nos orateurs les plus illustres ont été les plus parfaits vulgarisateurs.

S'étonnera-t-on que, entre tous, nous nommions Bossuet ? Voilà le vulgarisateur par excellence. Avec cet imperturbable bon sens, qui, s'il faut l'en croire, "est la moitié du génie," il va droit au cœur des questions. Là il s'empare des éléments essentiels, puis écartant ou négligeant tout le reste, il les amène en quelque sorte à la lumière ; il les discute, les analyse au besoin, et en fait toucher du doigt la vérité. On le comprend toujours et sans fatigue, tant il est simple. Pas la moindre subtilité, même dans les matières qui sembleraient le comporter en quelque sorte. Rien de ces jeux d'esprit, de ces raffinements d'argumentation, où se plaisait saint Augustin, le maître qu'il étudiait avec une prédilection marquée. Son génie positif l'avait mis en garde contre tout cela. La lumière qu'il fait étinceler est une véritable révélation intellectuelle. On a conscience d'entrer en possession définitive de la vérité.

Ce que des hommes comme Bossuet et d'autres vulgarisateurs de génie ont fait pour les hauts problèmes de la théologie, le vicairaire de la plus humble paroisse le doit essayer pour les vérités élémentaires du catéchisme, au grand profit spirituel des chrétiens qui l'écoutent. Les choses ne changent point de nature pour changer de milieu, et même de degré. Sans doute le prédicateur catéchiste, n'a point la prétention de faire du grand style, ni de parler la langue des *Elévations sur les mystères*. N'a-t-il pas cependant à faire pénétrer, au moins en une certaine mesure, dans les esprits, des vérités aussi hautes que celles qui occupèrent les grands génies du XVII^e siècle ? Dès lors pourquoi ne pas étudier leurs procédés, leur manière ? Pourquoi ne pas s'en pénétrer pour

les reproduire sous des formes très différentes, très humbles, dans la petite sphère où on agit ? C'est là une imitation très pieuse, point du tout prétentieuse, et fort raisonnable.

A l'école de Bossuet, apprenons, s'il est possible, à aller droit au cœur d'une question, à élaguer tout ce qui ne lui est pas essentiel, à nous emparer des éléments principaux pour les analyser sous le regard des auditeurs, et pour en reconstituer ensuite la synthèse. Contentons-nous d'exposer clairement, simplement, sans divagations ni amplifications oratoires. Que la pensée se dégage nette et pure, dans un style nerveux et rapide. Le paysan comprendra ; il est homme positif et aime à aller droit aux choses qu'il a coutume d'appeler par leur nom et sans périphrase.

Vulgarisation n'est pas vulgarité. Ce que nous venons de dire le démontre amplement. En parlant de vulgarisation, il ne s'agit nullement, qu'on le comprenne bien, de se permettre des expressions triviales, ni surtout ce ton abandonné qu'affecte parfois la conversation des gens sans culture. Rien ne serait plus propre à faire mépriser la parole de Dieu. Les auditoires les plus populaires en seraient vite fatigués et froissés ; ils sentiraient fort bien qu'on les traite avec une désinvolture humiliante.

Sans descendre ainsi, il est très possible de se faire entendre des plus humbles esprits. On n'a qu'à parler cette langue, simple claire et vraiment française, employée aujourd'hui dans toutes les réunions où les affaires se discutent, au barreau ou dans nos assemblées politiques. Cette langue diffère de la phraséologie romantique qui était de mode il y a soixante ans. On y veut plus de simplicité et aussi de souplesse, moins de faux éclat, peu ou point de rhétorique. Ce genre n'exclut point la dignité, une certaine ampleur et même une haute éloquence. Il convient surtout à la chaire, et, en particulier, à cette vulgarisation des vérités de la foi qui est le caractère essentiel de la prédication catéchistique.

2. — Quel ordre garder dans le choix des matières du prône ?

La prédication paroissiale par excellence, celle qui se fait au prône de la messe solennelle et aux messes basses du dimanche, a plus que toute autre, besoin d'un certain ordre logique. Pour le comprendre, il suffit de considérer le but qu'elle se propose, et de la comparer, à ce point de vue, avec les autres genres de prédication en usage parmi nous.

Ce but est de donner aux fidèles la connaissance des vérités nécessaires pour le salut, d'entretenir et de raviver sans cesse cette

connaissance. En d'autres termes, c'est la formation et la conservation de la foi en ce qu'elle a de plus indispensable. Ce résultat n'est atteint que si l'on présente aux auditeurs les vérités élémentaires, dans une certaine suite, avec cet enchaînement qu'appellent et la nature des choses et les exigences de l'esprit humain.

Jamais un pasteur ne parviendra à donner à son peuple l'instruction religieuse rigoureusement indispensable, s'il ne s'attache pas habituellement à établir un certain ordre dans les vérités qu'il prêche.

On n'entend point par là qu'il faille rigoureusement passer de l'enseignement du premier article de foi à l'enseignement du second, et du second au troisième, et ainsi de suite, sans jamais déroger à cette marche inflexible. Mais il faut se créer un ordre à suivre, et il faut respecter cet ordre.

Et si un fractionnement s'impose, à raison d'une collaboration simultanée de plusieurs prêtres à l'enseignement du prône, il faut se distribuer dans un ordre bien prévu et bien précis, les matières à traiter.

Un enseignement ainsi organisé fixera nécessairement l'attention ; les intelligences s'éveilleront sous les coups répétés d'une parole qui leur deviendra de plus en plus intelligible, à mesure qu'elle s'expliquera et se développera elle-même. Les plus indifférents ou les plus distraits essaieront de comprendre, et ils y réussiront. Tous sentiront que, cette fois, on veut réellement les instruire, leur apprendre quelque chose, les pénétrer de vérités qu'il importe de retenir, puisqu'on met tant de soin et de persistance à les leur exposer. Les plus intelligents et les meilleurs seront touchés de cette sollicitude vraiment pastorale. Leur reconnaissance et leur estime seront acquises aux prêtres qui traiteront leurs âmes avec ce dévouement et ce respect.

On objecte quelquefois que ce bel ordre n'aboutit à rien, parce que l'auditoire se modifie d'une semaine à l'autre et que les personnes qui nous ont entendu le dimanche précédent, ne sont point là pour reprendre la question où nous l'avons laissée. A plus forte raison cet enchaînement rigoureux est-il plus inutile encore, ajoute-t-on, lorsque les vicaires prêtent leur concours au juré pour les instructions du prône ; très peu d'esprits ont assez de consistance et de force pour se rappeler ce qu'on leur a développé quinze jours ou trois semaines auparavant.

Ces difficultés sont beaucoup plus apparentes, que réelles. Pour en être convaincu, il suffit d'avoir observé d'un peu près la vie paroissiale telle qu'elle existe dans les milieux même les plus in-

tra
cri
ils
su
d'a
syn
aut
don

différents. Les mêmes personnes se retrouvent presque toujours au pied de nos chaires. Petite ou grande, l'assistance paroissiale ne varie guère. Et variât-elle davantage, on y remédiera suffisamment en résumant, au début de chaque prône, l'instruction précédente. La suite logique apparaît alors à ceux-là même qui n'ont point tout entendu, et la vérité leur devient intelligible.

Lorsqu'un prêtre a, durant toute une année, le même auditoire, il habitue peu à peu tous les esprits à sa manière de penser et de dire, et il finit par être compris à demi mot. C'est là ce qui assure l'influence de l'enseignement du prône et le met hors de pair, pour la formation et l'entretien de la foi. Les ministères de passage, même les plus importants et les plus estimés, n'en approchent pas, du moins à ce point de vue.

Or l'ordre des matières, le plus simple, le plus naturel et le plus facile à suivre, c'est incontestablement l'ordre formulé dans le *Catéchisme du concile de Trente*. A tous points de vue ce Catéchisme est le manuel par excellence du prône paroissial, — nous allons l'établir dans un Document spécial, — mais il est particulièrement utile au point de vue de l'ordre à suivre dans les matières à traiter. Nous le dirons aussi.

Documents de ministère pastoral.



Le Style épistolaire

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Mme de Sévigné a la fortune de ne pas vieillir, et de garder, à travers les siècles, une cour d'admirateurs qui lui reste fidèle. La critique n'a pas réussi à l'atteindre. Si elle a des adversaires, et ils sont nombreux, ce sont ceux qui ne l'ont pas lue, ou n'ont pas su la lire. Sa gloire est plus solide et plus durable que beaucoup d'autres, parce que le charme de l'esprit se joint chez elle aux sympathies qu'inspirent sa personne et son caractère. On l'aime autant qu'on l'admire, et elle possède le plus précieux de tous les dons, celui de plaire. Des écrivains peuvent conquérir l'immor-

talité par un seul livre, si ce livre est un chef-d'œuvre, ou par de volumineux ouvrages lorsque le génie ou le talent les ont marqués de leur empreinte. Comment se fait-il qu'une femme soit devenue si célèbre pour n'avoir écrit que des lettres à sa fille, à ses parents, à ses amis? Comment, sans avoir rien d'un auteur, est-elle classique au point d'être dans toutes les bibliothèques? C'est qu'elle a écrit non pas des dissertations en style oratoire comme Balzac, ou des épîtres constellées de brillants, à la manière de Voiture, mais de véritables lettres qui sont comme le miroir de sa vie, où se réfléchissent les sentiments de son âme, les mille événements de la ville et de la Cour, de Paris et de la province, les tendresses de son cœur maternel, les saillies de son imagination, les malices d'un esprit dont la grâce embellit ce qu'il touche. Sa plume court, elle vole, sans ordre dans la composition, comme il convient à une causerie où les sujets se succèdent au hasard.

Si le naturel avait manqué à ces lettres, elles n'eussent point été ce qu'elles sont : des chefs-d'œuvre. On leur a contesté cependant la qualité qui en fait le principal attrait. On s'est refusé à croire que Mme de Sévigné ait pu écrire naturellement, sans apprêt, quand elle savait combien ses lettres étaient recherchées de ceux qui n'étaient pas destinés à les lire. Elle n'ignorait certainement pas les succès dont elle a joui de son vivant; elle se plaignait doucement d'indiscrétions qui étaient un hommage rendu au mérite de ses lettres et à leur séduction. Il n'en est pas moins vrai que ce qu'elle écrit porte le cachet du naturel, et que l'on peut écrire naturellement bien, même lorsque l'on sait être exposé à cette demi-publicité, qui devance la lumière répandue sur les ouvrages livrés à l'impression. Quand une femme a beaucoup d'esprit, est-il étonnant qu'elle en mette dans ses lettres, même sans chercher à en avoir? La conversation de Mme de Sévigné était comme ses lettres, et elle n'aurait pu s'empêcher d'avoir de l'esprit, la plume à la main. Elle avait aussi trop de goût pour avoir ou pour montrer rien de ce qui ressemble à de la prétention.

Ses lettres à Bussy-Rabutin, à Coulanges, à ses correspondants, n'ont pas le caractère de celles qu'elle écrit à sa fille, parce qu'elle ne saurait y parler avec autant d'abandon. Avec Mme de Grignan, elle peut soupçonner encore que celle-ci ne sera pas toujours seule à la lire; mais elle sera plus simple, plus familière, et aura de l'esprit quand même, un esprit qui part comme un trait ou s'échappe en fusées.

Les lettres de Mme de Sévigné semblaient vouées à la publicité, tant la célébrité s'était attachée à son nom. Pourtant, elles ne vi-

rent le jour que trente ans après sa mort. En 1725, on imprime à Troyes un petit volume in-12 renfermant une trentaine de lettres, mutilées, méconnaissables. A Rouen et à la Haye, en 1726, paraissent des éditions moins fautives et moins incomplètes.

Puis arrive le chevalier Perrin, qui obtient de Mme de Simiane, la petite-fille de Mme de Sévigné, communication des lettres de son immortelle aïeule. Il pressent l'immense succès réservé au dépôt confié à ses mains. Mais bien des difficultés entravent encore cette publication. Il y a des amours-propres à ménager, des gens qui n'ont pas disparu, des susceptibilités qu'éveilleront, dans certaines familles, des anecdotes, des noms mentionnés. Mme de Simiane meurt au milieu de ces négociations et des tracasseries que lui suscite une édition publiée en 1734. D'autres lui succèdent en 1737 et en 1754.

Il appartenait à M. Montmerqué de donner l'édition qu'on pourrait appeler définitive de ces lettres réunies dans la belle collection des *Grands Ecrivains de la France*, par M. Ad. Regnier.

En 1876, M. Charles Capmas a eu la bonne fortune de retrouver un manuscrit authentique de lettres inédites de Mme de Sévigné qu'il a publiées en deux volumes (1). Elles ont réjoui les amis de l'illustre marquise, sans rien ajouter à sa gloire. Cette gloire n'a subi aucune éclipse. La charmante épistolière porte une couronne que ne menace aucune révolution, et elle continuera de séduire toutes les générations qui croiront l'avoir connue et vécu de sa vie, en lisant ses lettres.

Rien de plus difficile que de faire un choix quand on veut en citer quelques-unes, car on ne sait auxquelles donner la préférence. Il semble cependant que les lettres qui donnent l'idée la plus juste, la plus complète, de l'esprit et du talent de Mme de Sévigné ne sont pas les plus connues, comme par exemple : la mort de Vatel, la mort de Turenne et de Louvois, le mariage de Mlle de Montpensier, ou encore la lettre à Coulanges sur la fenaison (2). Ce sont des modèles de narration, devenus classiques et souvent reproduits dans les manuels de littérature. Mme de Sévigné s'y montre supérieure dans l'art du récit. Mais son vrai talent, le meilleur de son esprit, ne sont pas là ; ils sont dans les lettres écrites à sa fille, de Bretagne, au milieu des bois dont elle arpente les allées, loin du bruit et des agitations de la capitale. Mme de Sévigné à la campagne n'a plus à peindre que de petites choses, et elle y excelle.

(1) Librairie Hachette, 1876.

(2) Lettre du 22 juillet 1672.

Ses lettres de Paris sont pleines des échos mondains qu'elle assai-sonne de ses grâces piquantes. Elle y est moins elle-même, parce qu'elle y parle plus des autres. Mais au milieu des nouvelles, des "faits divers" qui émaillent alors ses épîtres, se retrouvent son allure familière, sa grâce inimitable et la gaieté que traduisent de malicieux commentaires. Une mode nouvelle lui fournit d'amusantes réflexions :

"Je fus voir l'autre jour cette duchesse de Ventauour, écrit-elle à Mme de Grignan; elle était belle comme un ange. Mme de Nevers y vint, coiffée à faire rire; il faut m'en croire, car vous savez comme j'aime la mode. La Martin (1) l'avait bretaudé par plaisir comme un patron de la mode excessive. Elle avait donc tous les cheveux coupés sur la tête, et frisés naturellement par cent papillotes qui font souffrir toute la nuit mort et passion. Tout cela fait une petite tête de chou ronde, sans nulle chose par les côtés : toute la tête nue et hurlupée. Ma fille, c'était la plus ridicule chose qu'on pût s'imaginer : elle n'avait point de coiffe; mais encore passe, elle est jeune et jolie; mais toutes ces femmes de Saint-Germain et cette la Motte se font festonner par la Martin. Cela est au point que le roi et les dames en pâment de rire : elles en sont encore à cette jolie coiffure que Montgobert sait si bien : les boucles renversées, voilà tout; elles se divertissent à voir outrer cette mode jusqu'à la folie (2)."

Quinze jours se sont à peine écoulés que Mme de Sévigné se réconcilie avec cette coiffure, et en fait l'éloge à sa fille :

"Je vous mandais l'autre jour la coiffure de Mme de Nevers et dans quel excès la Martin avait poussé cette mode; mais il y a une certaine médiocrité qui m'a charmée et qu'il faut vous apprendre, afin que vous ne vous amusiez plus à faire cent petites boucles sur vos oreilles, qui sont défrisées en un moment, qui sièent mal, et qui ne sont pas plus à la mode présentement que la coiffure de Cathérine de Médicis. Je vis hier la duchesse de Sully et la comtesse de Guiche; leurs têtes sont charmantes; je suis rendue. Cette coiffure est faite justement pour votre visage; vous serez comme un ange et cela est fait en un moment. . .

"Imaginez-vous une tête blonde, partagée à la paysanne jusqu'à deux doigts du bourrelet : on coupe ses cheveux de chaque côté, d'étage en étage, dont on fait de grosses boucles rondes et négligées qui ne viennent point plus bas qu'un doigt au-dessous de

(1) Coiffeuse en vogue de l'époque.

(2) 18 mars 1671.

l'oreille; cela fait quelque chose de fort jeune et de fort joli, et comme deux bouquets de cheveux de chaque côté. Il ne faut pas couper les cheveux trop courts, car comme il faut les friser naturellement, les boucles qui en emportent beaucoup ont attrapé plusieurs dames dont l'exemple doit faire trembler les autres. On met les rubans comme à l'ordinaire et une grosse boucle nouée entre le bourrelet et la coiffure; quelquefois on la laisse traîner jusque sur la gorge... Je vous vois, vous me paraissez, et cette coiffure est faite pour vous; mais qu'elle est ridicule à certaines dames dont l'âge ou la beauté ne conviennent pas (1) !"

Il s'agit une autre fois d'un nouvel habillement qui a un grand succès, et qu'adoptent les dames de la Cour. Mme de Sévigné ne manque pas d'en faire la description :

"Avez-vous ouï parler des transparents ? Ce sont des habits entiers, des plus beaux brocarts d'or et d'azur qu'on puisse voir, et par-dessus, des robes noires transparentes, ou de la belle dentelle d'Angleterre, ou de chenilles veloutées sur un tissu, comme ces dentelles d'hiver que vous avez vues : cela compose un transparent qui est un habit noir, et un habit tout d'or ou d'argent ou de couleur, comme on veut, et voilà la mode (2)."

Tout passe rapidement dans ces pages qui ont la chaleur de l'improvisation : les bruits de la ville ou de la Cour, les visites, les relations, les amitiés, les événements de la société. Peut-on peindre avec de plus vives couleurs un grand mariage à Paris ?

"J'ai été à cette noce de Mlle de Louvois : que vous dirai-je ? Magnificence, illustration, toute la France, habits rabattus et rebrochés d'or, pierreries, brasiers de feu et de fleurs, embarras de carosses, cris dans la rue, flambeaux allumés, reculements et gens roués ; enfin le tourbillon, la dissipation, les demandes sans réponses, les compliments sans savoir ce que l'on dit, les civilités sans savoir à qui l'on parle, les pieds entortillés dans les queues : du milieu de tout cela, il sortit quelques questions de votre santé, où ne m'étant pas assez pressée de répondre, ceux qui les faisaient sont demeurés dans l'ignorance et dans l'indifférence de ce qui en est (3)."

Etre à Paris, c'est aller à Versailles, où respalndit l'astre de Louis XIV, où chacun sollicite la faveur d'une parole royale. Mme de Sévigné jouit de ces distinctions, comme elle jouit de

(1) Avril 1671.

(2) 5 novembre 1676.

(3) 29 novembre 1679.

tout; elle en parle avec cette aisance, cette belle humeur, qui animent ses récits. Elle va à la Cour et nous y introduit dans les lettres adressées à sa fille absente :

“ Je fus samedi à Versailles avec les Villars : voici comme cela va. Vous connaissez la toilette de la reine, la messe, le dîner ; mais il n'est plus besoin de se faire étouffer, pendant que Leurs Majestés sont à table, car à trois heures, le roi, la reine, Monsieur, Madame, Mademoiselle, tout ce qu'il y a de princes et de princesses, Mme de Montespan, toute sa suite, tous les courtisans, toutes les dames, enfin ce qui s'appelle la Cour de France, se trouve dans ce bel appartement du roi que vous connaissez. Tout est meublé divinement, tout est magnifique. On ne sait ce que c'est d'y avoir chaud, on passe d'un lieu à l'autre sans faire la presse en nul lieu. Un jeu de reversis donne la forme, et fixe tout. C'est le roi (Mme de Montespan tient la carte), Monsieur, la reine et Mme de Subise, Dangeau et compagnie ; Langlée et compagnie. Mille louis sont répandus sur le tapis, il n'y a point d'autres jetons. Je voyais jouer Dangeau et j'admirais combien nous sommes sots auprès de lui. Il ne songe qu'à son affaire et gagne où les autres perdent ; il ne néglige rien, il profite de tout, il n'est point distrait : en un mot sa bonne conduite défie la fortune ; aussi les deux cent mille francs en dix jours, les cent mille écus en un mois, tout cela se met sur le livre de sa recette. Il dit que je prenais part à son jeu, de sorte que je fus assise très agréablement et très commodément. Je saluai le roi comme vous me l'avez appris ; il me rendit mon salut comme si j'avais été jeune et belle. La reine me parla longtemps de ma maladie. Elle me parla aussi de vous. Monsieur le Duc me fit mille de ces caresses à quoi il ne pense pas. Le maréchal de Lorges m'attaqua sous le nom du chevalier de Grignan, enfin *tutti quanti* : vous savez ce que c'est que de recevoir un mot de tout ce qu'on trouve en chemin . . .

“ Cette agréable confusion, sans confusion de tout ce qu'il y a de plus choisi, dure jusqu'à six heures depuis trois. S'il vient des courriers, le roi se retire pour lire ses lettres, et puis revient. Il y a toujours quelque musique qu'il écoute et qui fait un très bon effet. Il cause avec celles qui ont accoutumé d'avoir cet honneur. Enfin on quitte le jeu à l'heure que je vous ai dite . . . A six heures donc, on monte en calèche, le roi, Mme de Montespan, Monsieur, Mme de Thianges, et la bonne d'Heudicourt sur le strapontin, c'est-à-dire comme en paradis, ou dans la *gloire de Niquée*. Vous savez comme ces calèches sont faites ; on ne se regarde point, on est tourné du même côté. La reine était dans une autre avec les

princesses, et ensuite tout le monde attroué selon sa fantaisie. On va sur le canal dans des gondoles, on y trouve de la musique, on revient à dix heures, on trouve la comédie, minuit sonne, on fait médianoche (1). Voilà comme se passa le samedi. Nous revînmes quand on monta en calèche (2).”

Rien de plus animé, de plus vivant, que ce tableau qui représente les personnages avec leurs gestes, leurs attitudes, dans le cadre somptueux de la monarchie absolue. Mme de Sévigné a le don de peindre d'un trait, d'un mot. Elle a l'originalité dans l'expression, le tour vif et enjôé qui font de ses narrations des pages d'histoire écrites "à la volée," sous l'impression du moment. Avec sa nature expansive, son esprit observateur et plein de saillies, elle aime la société, les spectacles du monde. Volontiers elle fuit leurs servitudes et se réfugie à Livry, où l'attire le repos que viennent parfois interrompre ses relations de Paris. Elle décrit plaisamment l'importunité de ces visites survenues à l'improviste :

“ Admirez combien je suis peu destinée à la solitude ; j'ai pris ce matin mes deux verres de séné bien sagement ; je ne me suis point coiffée en toupet ; je suis demeurée, jusqu'à midi *spensierata* de crainte de troubler mes opérations. Comme je les finissais, voilà un carosse à six chevaux. J'avais un pigeon pour mon dîner. C'est M. et Mme de Villars, Mme de Saint-Géran et la petite ambassadrice, qui se sont fait un plaisir de me surprendre toute seule par le plus beau temps du monde, et montrer ces jardins que vous connaissez à M. de Villars. Vous entendez tout ce qui se dit. Conclusion : mon cuisinier se met à fricasser des poulets, des pigeons et nous avons très bien dîné. Nous nous sommes promenés jusqu'à six heures, et puis l'abbé est venu, qui a mis dans sa calèche M. de Coulanges et Mlle Martel : ils ont apporté des perdreaux. Et voilà ma pauvre solitude où je me trouvais si parfaitement bien (3).”

L'automne la ramène une autre année à Livry, et elle se réjouit d'y être rendue à elle-même :

Je suis ici, ma chère fille, toute fine seule : je n'ai pas voulu me charger d'un autre ennui que le mien : nulle compagnie ne me tente à commencer si tôt mon hiver. Si je voulais, je me donne-

(1) Repas fait à minuit, en gras, pour marquer le passage d'un jour maigre à un jour gras.

(2) 29 juillet 1676.

(3) 22 août 1675.

rais d'un air de solitude ; mais depuis que j'entendis l'autre jour Mme de Brissac dire qu'elle était livrée à ses réflexions, qu'elle était un peu trop avec elle-même, je veux me vanter d'être seule l'après-midi dans cette prairie, causant avec nos vaches et nos moutons. J'ai de bons livres, et surtout Montaigne ; que faut-il autre chose quand on ne vous a point (1) ? ”

Vicomte de BROC.



LA FLECHE DE CAUDEBEC.

Suite.

III

La Vision du frère jardinier.

— Frère Simplicien ! frère Simplicien, venez donc. La cloche du souper est sonnée depuis un quart d'heure, disait le frère cuisinier à voix basse en tirant par la manche le bon frère jardinier.

Simplicien tressaillit, se leva tout chancelant comme un homme qui s'éveille, et se rendit au réfectoire. Les religieux venaient d'en sortir, et sa portion était à sa place. Il n'y toucha pas, but un verre d'eau et retourna dans l'église. On fut encore obligé de l'avertir à l'heure du coucher. Les jours suivants, il parut encore très préoccupé. Au jardin même, où, d'habitude, il n'était aucunement distrait, on le voyait rester immobile, un arrosoir ou une serpe à la main, perdu dans une contemplation qui le rendait sourd à tous les appels.

Le frère cuisinier crut devoir avertir le Père Abbé

— Frère Simplicien, dit-il avait un bon appétit et ne faisait nulle attention à ce qu'on lui servait. Il achevait toujours ses portions comme il dit ses prières, en conscience. A présent, il en laisse la moitié, il maigrit à vue d'œil, il ne chante plus, il oublie d'arroser. S'il tombe malade tout à fait, que deviendront nos légumes ? Je vous en prie, mon Révérend Père, ordonnez-lui de se soigner.

(1) 25 octobre 1678.

— Depuis quand notre frère Simplicien est-il ainsi ? demanda Dom Jehan.

— Depuis qu'il est allé à Caudebec, mon Père ; il faut qu'on lui ait jeté un sort. Tenez, regardez-le !

La fenêtre du Père Abbé s'ouvrait sur un balcon crénelé qui dominait le jardin. L'Abbé s'avança, et le frère cuisinier lui montra du doigt Simplicien, qui, une baguette à la main, dessinait sur le sable de la grande allée, tandis qu'une poule en maraude bouleversait la plate-bande à deux pas de lui.

— Là, s'écria le frère cuisinier, a-t-on jamais vu pareille chose ? Notre pauvre frère est en chemin de devenir fou, puisqu'il laisse les poules entrer dans le jardin du Père Abbé.

— Allez lui dire de me venir parler, frère Mathieu, dit l'Abbé.

Bientôt après le jardinier entra chez Dom Jehan, se mit à genoux et subit son interrogatoire.

— Frère Simplicien, est-il vrai que vous êtes malade ?

— Non, mon Révérend Père, je me porte bien.

— Alors, pourquoi ne mangez-vous plus ?

— Mais... je crois que je mange comme d'habitude.

— Que dessiniez-vous tout à l'heure sur le sable ?

Le pauvre Simplicien devint cramoisi.

— Hélas ! dit-il, je n'ose le dire.

— Dites-le, je vous l'ordonne.

— Mon Père, je dessinais la flèche de l'église de Caudebec.

— La flèche de Caudebec ? mais elle n'existe pas !

— Elle a existé dans la pensée de défunt maître Le Tellier, mon Père, et je tâche de la retrouver.

— Pour le coup, je crois que le frère cuisinier a raison, se dit l'Abbé à part lui : ce propos est d'un fol. Mais, mon fils, reprit-il à haute voix, d'où vient qu'un jardinier comme vous rêve à dessiner, à bâtir, tout comme s'il était architecte ?

— C'est que je l'ai été, mon Révérend Père, dit le pauvre Simplicien : je croyais n'y plus penser jamais. En renonçant à mon art, en reprenant mon premier métier, j'avais espéré oublier... mais... et, d'une voix tremblante d'émotion, il raconta simplement au Père Abbé sa visite à l'église, sa conversation avec le curé, puis sa vie tout entière, et, tout sévère et ascétique religieux qu'il fût, Dom Jehan sentit plusieurs fois des larmes humecter ses yeux. Mais il se contint et dit froidement au frère :

— Prenez cette feuille de vélin, ce crayon, et dessinez-moi la flèche de Caudebec.

— Je ne puis, dit Simplicien, un nuage me cache cette flèche. Je ne la verrais nettement que si je pouvais aller à la chapelle de Barre-y-Va. C'est là, sur la muraille, que mon maître avait tracé quelques lignes... c'est là que la vision reparaitrait, là seulement. Oh ! par grâce, mon Père, permettez-moi d'aller à Barre-y-Va.

— Vous irez demain. Mais si le dessin est effacé ?

— Je le verrai quand même, mon Père. Ne vous est-il pas arrivé souvent d'oublier une résolution que vous aviez prise, une parole que vous vouliez répéter, et d'en retrouver le souvenir en retournant à l'endroit où vous aviez formé le dessein, entendu les mots qui s'étaient effacés de votre mémoire ?

— C'est vrai. Je vous permets d'aller à la chapelle. Mais, au nom de la sainte obéissance, ne dites mot à personne de notre entretien, ni de la flèche, ni de maître Le Tellier.

— J'obéirai, mon Père. Que Dieu vous récompense ! Bénissez-moi, je vous prie.

Dom Jehan étendit la main sur le front du religieux et le bénit, plus ému lui-même qu'il ne voulait le paraître.

V.

La Chapelle de Barre-y-Va.

Le 5 août, tout en récitant l'office de Notre-Dame-des-Neiges, frère Simplicien cheminait vers la chapelle de Barre-y-Va. Il avait traversé Caudebec sans parler à personne, sans même entrer dans l'église, de crainte d'être accosté par Collin Le Tellier, et il suivait la jolie route qui côtoie la Seine aux pieds des rochers couronnés par la forêt de Maulévrier. Quelques pèlerins suivaient le même chemin, mais le frère les dépassait tous, et, les saluant au passage, ne liait conversation avec aucun d'eux. Les orages des jours précédents avaient rafraîchi l'air, et le ciel était semé de milliers de petits nuages semblables à des roses blanches épanouies.

C'était à pareil jour, seize ans auparavant, que l'élève de Le Tellier était venu à la chapelle de Barre-y-Va en compagnie de maître Le Tellier et de sa famille. Ils allaient remercier Notre-Dame du retour de Collin, qui venait de finir son tour de France. Tous étaient joyeux : la vieille mère s'appuyait au bras de son petit-fils, maître Le Tellier marchait près de son élève, et Ro-

berte et ses jeunes cousines couraient en avant, cueillant des fleurs.

L'aspect du ciel et du paysage étaient si bien les mêmes, que les moindres détails de la promenade d'autrefois revenaient à la mémoire du religieux. Il ferma les yeux et se disait :

Ai-je rêvé ? En rouvrant les yeux, ne vais-je pas voir près de moi mon maître, et, là-bas, papillonnant au bord du chemin comme une volée de mouettes, les voiles blancs de Roberte et de ses compagnes ?

Mais il était seul, et sa longue robe noire lui rappelait le deuil, la solitude et le silence devenus son partage.

Comme autrefois des fleurs charmantes égayaient le bord du chemin : les bruyères roses, les stellaires blanches comme des lis, les sauges, les véroniques et la campanule azurée s'y mêlaient aux rejets des chênes, aux feuilles empourprées et aux guirlandes de clématite et de liserons blancs. Le religieux, tout en marchant, cueillit quelques fleurs et essaya d'en tresser une couronne, comme celles que Roberte savait faire. Mais ses doigts inhabiles brisaient les tiges et la guirlande se rompait.

De fleurs semblables, autrefois, Roberte avait fait trois couronnes.

— Pour qui ces couronnes ? avait demandé le père à sa fille.

— Toutes trois sont pour Notre-Dame-de-Barre-y-Va, mon père, toutes trois pour l'Etoile de la mer, la Reine du ciel, notre Dame et Souveraine.

— Quoi ! pas une pour l'Enfant-Jésus ?

— Non, je les veux donner toutes trois à la Sainte Vierge.

— Mais, Roberte, elles ne sauraient tenir toutes trois ensemble sur sa tête.

— Nous verrons bien. J'ai mon idée, moi !

Arrivée à la chapelle, Roberte, après avoir prié devant la statue miraculeuse, avait essayé de placer les couronnes. Son père souriait, et Collin dit à demi voix :

— Ma petite sœur, tu n'en viendras pas à bout. Ce n'est pas joli.

Alors, elle avait dénoué deux de ses guirlandes, et, de l'une faisant un collier, de l'autre une ceinture à la Sainte Vierge, elle avait dit, avec un sourire de triomphe :

— Regardez !

Puis on était sorti de l'étroite chapelle, et, tandis que les jeunes filles s'amusaient à faire d'autres guirlandes, cette fois pour elles-mêmes, et que l'aïeule et Collin étaient allés s'asseoir à l'om-

bre, maître Le Tellier, tout rêveur, avait tiré un crayon de son escarcelle, et, s'approchant du mur extérieur de la chapelle, y traçait quelques lignes. Son élève le regardait et s'écria :

— O maître ! quelle belle flèche ce serait !

— Retournons au logis, avait dit le maître Le Tellier : il me tarde de dessiner ce que j'indiquais là. Ce soir, tu verras !

Mais, le soir même, Roberte était tombée malade, et, quelques jours après, elle était morte.

Entouré des fantômes du passé, le religieux marchait si absorbé qu'il faillit dépasser la chapelle. La voix d'un mendiant aveugle, assis près du seuil et qui demandait l'aumône aux pèlerins, l'avertit qu'il était arrivé au but de son voyage. Il entra dans la sombre chapelle, et revit, à la lueur des cierges, la statue entourée d'*ex-voto* et les petits navires suspendus à la voûte. Sa prière fut courte : il avait hâte de revoir le mur extérieur. Il sortit, fit le tour du petit édifice, écarta les feuillages des buissons que l'on avait laissés croître, et, sur la muraille tigrée de lichens jaunâtres, retrouva quelques traits encore visibles du croquis de Guillaume Le Tellier.

C'était bien peu de chose, mais c'était l'étincelle qu'un souffle allait raviver, c'était le germe fécond du feu sacré. La vision resplendissait nette et lumineuse, tandis que le frère se hâtait de copier ces linéaments à demi-effacés. Il rentra dans la chapelle pour faire son action de grâces, puis, d'un pas ferme et rapide, il reprit le chemin de l'abbaye.

Larmes, regrets, douloureux souvenirs, s'effaçaient de son cœur. L'artiste rentrait en possession de lui-même ; il sentait tréssaillir un chef-d'œuvre en lui ; les ombres du passé cessaient d'opprimer sa pensée, et, lorsqu'il passa près de l'église et de la tour inachevée, il se signa et murmura joyeusement : *Veni sponsa, coronaberis!*

VI.

Le Maître de l'Œuvre.

L'Abbé était seul et lisait un manuscrit. Les derniers rayons d'un jour d'automne illuminaient sa cellule et doraient son front pâle et sa couronne de cheveux blancs.

On frappa timidement à la porte, et, sur l'ordre de l'Abbé, un religieux entra.

C'était Frère Simplicien, une feuille de parchemin roulée à la main.

— Posez ici votre dessin, mon fils, dit Dom Jehan, en écartant son livre.

Le frère avait apporté quatre cailloux. Il étendit la feuille, posa les cailloux aux quatre angles, et se recula d'un pas. L'Abbé considéra longuement le plan, la coupe, l'élévation de la flèche, tracés sur cette feuille. Puis, regardant en face le frère, il lui dit :

— Si je vous disais de brûler ce dessin, mon fils, que feriez-vous ?

— J'obéirais, mon Père.

— Pourtant, mon fils, c'est un chef-d'œuvre. Rien de beau comme ce projet de flèche ! Vous devez l'aimer ?

— Oh ! oui, mon Père. Songez ! c'est la pensée de mon cher maître retrouvée, complétée. C'est le couronnement de son œuvre. Ce serait si beau !

— Oui, mais, en revêtant le froc de saint Benoît, vous avez renoncé à toute gloire, à toute ambition humaine. La vie d'un moine doit être un sacrifice incessant.

— Je le sais, mon Père, quoi que vous ordonniez, j'obéirai.

— C'est bien. Ecoutez : voici ce que je veux faire. Je donnerai ce dessin à Collin Le Tellier. Il l'exécutera, il construira la flèche ; mais ni lui, ni personne ne sauront jamais le nom du maître de l'œuvre, le vôtre. Jamais, entendez-le bien, jamais !

— J'y consens de tout mon cœur, mon Père. L'œuvre, d'ailleurs, n'est pas mienne. Je n'ai fait que retrouver la pensée de maître Le Tellier.

— Donc, vous me donnez ce dessin, pour en faire à Notre-Dame de Caudebec donation pleine, entière et irrévocable ?

— Je vous le donne, et je vous promets devant Dieu un secret inviolable !

— Allez, mon fils ; je suis content de vous. Retournez à vos fleurs, priez Dieu, et oubliez tout le reste.

En ce temps-là on bâtissait lentement. Bien que le bon curé de Caudebec et Collin Le Tellier eussent adopté, du premier coup, le dessin proposé par Dom Jehan, bien que les offrandes fussent abondantes, les ouvriers nombreux, et que rien ne fût épargné pour hâter la construction de la flèche, sept années se passèrent avant que la croix de pierre fleuronée terminât l'élégant édifice. Mais aussi quels soins, quelles précautions avaient été prises pour élever cette pyramide ajourée, si forte et si légère à la fois, cise-

lée comme un bijou, robuste comme un chêne, et dont chaque pierre, prise à part, était digne d'admiration, tant les profils en étaient purs, les ornements fermes et gracieux!

Enfin, Collin Le Tellier vint annoncer au curé que tout était fini, et qu'il allait démonter les échafaudages. Ce fut une grande joie pour le vieux curé, qui craignait beaucoup de ne pas vivre assez pour voir achever la flèche. Il envoya immédiatement prévenir l'Abbé de Saint-Wandrille et tous les curés des environs, et les invita à venir assister à la bénédiction le 5 août, en cette fête de Notre-Dame-des-Neiges, si chère aux constructeurs d'églises à la Sainte Vierge.

L'Abbé de Saint-Wandrille était alors âgé de quatre-vingt-dix ans. Sa haute taille s'était courbée; il marchait appuyé sur un bâton, quand il n'avait pas en main sa crosse abbatiale. Du reste, il avait conservé ses forces et son intelligence, et sa paternelle affection pour ses religieux semblait croître avec les années. Moins sévère qu'autrefois, il se mêlait davantage aux récréations du monastère, et se jouait parfois d'un oiseau ou d'une fleur, comme saint Jean l'Évangéliste, parvenu au déclin de la vieillesse, s'amusait de sa petite perdrix.

Le monastère de saint-Wandrille était alors très florissant, et on y voyait beaucoup de savants religieux s'occuper à composer, à traduire, à imprimer des livres. D'autres enseignaient. L'un d'eux était excellent médecin, et l'on venait le consulter de dix lieues à la ronde. Un autre, très bon musicien, avait construit lui-même les orgues de l'abbaye. Tous vivaient en paix, sous le gouvernement respecté du bon vieil Abbé, et le noviciat, comme une pépinière fertile, rassemblait chaque année de nouveaux et jeunes sujets destinés à combler les vides que la mort faisait de temps à autre dans les rangs des pères bénédictins.

Le moine le plus silencieux qui fût à l'abbaye, c'était le frère jardinier. D'année en année, il devenait moins communicatif, et, toujours travaillant et priant, ne parlait qu'au bon Dieu et ne regardait que les arbres et les fleurs. Pendant les récréations, il tressait des corbeilles, assis aux pieds du Père Abbé. Quelquefois les religieux parlaient des travaux de l'église de Caudebec et du désir qu'on avait dans le pays de les voir terminés. Le frère Simplicien ne paraissait rien entendre. Il ne sembla pas s'apercevoir davantage de la joie de ceux des religieux que l'Abbé désigna pour aller avec lui à la fête de la bénédiction de la flèche. Presque tous étaient enfants du pays, et, après leur cher monastère, n'aimaient rien tant que l'église Notre-Dame de Caudebec.

Depuis le jour où l'Abbé avait reçu les dessins de la main du frère Simplicien, c'est-à-dire depuis près de sept ans, il n'en avait pas dit un mot au religieux.

La veille de la fête, tandis que le frère jardinier était occupé à faucher le regain du petit pré du cloître, le Père Abbé vint vers lui et lui demanda s'il souhaitait quelque chose.

— Oui, mon Père, dit Simplicien.

— Dites-moi ce que c'est, mon fils.

— Je ne le puis. Il faudrait parler d'une chose que j'ai promis de taire à jamais.

— Eh bien, mon fils, je parlerai pour vous. Vous souhaitez voir demain la bénédiction du clocher de Caudebec?

— C'est vrai, mon Père, dit le pauvre frère.

Et, laissant tomber sa faux, il se couvrit le visage de ses mains et fondit en larmes.

— Vous irez, mon enfant, vous irez avec moi, dit le Père Abbé.

Et il s'éloigna, de crainte de pleurer aussi.

Ce fut une belle fête. Toutes les maisons de Caudebec étaient tendues et fleuries comme pour la Fête-Dieu, toutes les barques pavoisées, l'église ornée de tapisseries et de guirlandes. Chaque famille recevait des hôtes : les broches tournaient et les cheminées avaient toutes des panaches de fumée ; tous les Caudebecais étaient en habits de gala, et les bonnets des Cauchoises si hauts, si blancs et si ornés de dentelles et de clinquants, qu'ils semblaient vouloir rivaliser avec la flèche neuve.

Tous les regards s'élevaient vers cette flèche admirable, toutes les processions qui arrivaient, bannières en tête, la saluaient d'acclamations joyeuses. Des chœurs de musique se répondaient, et, par toutes les portes de la ville, entraient des foules endimanchées. Chaque corporation se groupait autour de sa bannière. Les tanneurs de Caudebec portaient, sur un brancard orné de branches de chêne, la statue de leur patron, saint Roch ; les chapeliers celle de saint Michel, et les pilotes de Villequier arrivaient, escortant l'image de saint Nicolas de Myre, brodée sur une bannière fleurdelisée, le Roi de France étant membre-né de la corporation des pilotes de la Seine.

C'était le Père Abbé de Saint-Wandrille, seigneur suzerain de Caudebec, qui devait officier, de sorte qu'il était attendu impatiemment, et que les bonnes gens se disaient, en regardant la belle horloge neuve du clocher et le guetteur juché presque en haut de la flèche, et qui devait signaler l'approche du cortège bénédictin :

— L'heure est passée d'une minute, et l'on ne voit rien venir !
Le bon Père Abbé serait-il malade ?

Mais, tout à coup, le guetteur agita un drapeau, les cloches sonnèrent, et le curé sortant de l'église, précédé par la croix et entouré d'un grand nombre de prêtres et de clercs en habits de chœur, marcha processionnellement vers le port.

Une grande barque recouverte d'une tente et conduite par douze mariniers, vassaux de Saint-Wandrille, amenait le vénérable Père Abbé, accompagné de vingt religieux. Le paisible navire descendait la Seine au chant des psaumes et vint aborder, salué par les acclamations du peuple.

L'Abbé prit place sous un dais que portaient les échevins, et, après avoir répondu gracieusement à la petite harangue du curé, se dirigea vers l'église en bénissant la foule agenouillée.

Frère Simplicien, marchant parmi les autres religieux, ne voyait et n'entendait rien de ce qui se passait à ses côtés. Du moment où il avait vu de loin poindre la flèche, il n'avait plus regardé qu'elle. À mesure qu'il s'en approchait, son visage hâlé resplendissait de joie.

Au moment d'entrer à l'église le Père Abbé, se retournant, le chercha des yeux, et, lui faisant signe d'approcher, lui dit tout bas :

— Allez où vous voudrez... là-haut. Je vous donne congé jusqu'à l'heure du départ.

Le frère Simplicien remercia Dom Jehan, et, tandis que la foule entrait dans l'église, il se glissa dans l'escalier de la tour, le gravit lestement, et ne s'arrêta qu'arrivé à la base de la flèche, au-dessus de la chambre des cloches.

Elles sonnaient à grandes volées ; l'église retentissait des chants sacrés et la tour vibrait comme une harpe immense.

Le cœur du religieux battait à se rompre. Il appuya son front contre les pierres, baisa les parois de la flèche, et, levant les yeux, en admira les arêtes puissantes et légères se silhouettant sur l'azur profond du ciel. Puis il abaissa ses regards sur la ville, le fleuve, les forêts de Brotonne et de Maulévrier, toutes ces beautés de la terre natale, ombres et prémices des splendeurs de la patrie céleste. Une sorte de vertige le saisit : il croyait sentir le mouvement des flots et que l'église, transformée en navire, l'emportait dans l'espace vers le port éternel.

Et, tandis que la fête religieuse et les festins qui la suivirent occupaient les habitants et les hôtes de Caudebec, l'artiste incon-

nu, le créateur de la flèche à la triple couronne, seul, oubliait le reste du monde pour contempler la réalisation de son rêve, le monument élevé tout à la fois à la Reine du ciel et au souvenir de tout ce qu'il avait aimé sur la terre.

Le soir vint. C'était jour de pleine lune et de grande marée. La barre arriva impétueuse et poussée par le vent d'ouest. Dès qu'elle eut passé, l'Abbé de Saint-Wandrille se réembarqua, voulant profiter de la marée pour épargner la peine de ses rameurs. Le fleuve remontant entraîna doucement la barque, et, aux dernières lueurs d'un couchant d'été, frère Simplicien salua pour la dernière fois la flèche de Caudebec.

Le lendemain, à la récréation, les religieux qui étaient restés à l'abbaye prièrent ceux qui avaient vu la fête de leur en donner des nouvelles. Les récits furent nombreux et s'accordèrent tous à louer le bon peuple de Caudebec et la merveilleuse beauté de la flèche.

— Oui, oui, c'est une merveille en effet, dit le père assistant, mais, ce qui est plus surprenant encore, c'est que personne ne connaît le maître de l'œuvre. Maître Collin Le Tellier m'a dit avoir exécuté les dessins d'un inconnu. Il a bâti, mais il n'a pas imaginé, et l'invention de ces trois belles couronnes fleurdelisées qui ornent si bien la flèche, ne lui appartiennent pas. Le curé n'en sait pas plus long, et, lié par une promesse ou par le secret de la confession, peut-être, ne peut dire d'où lui est venu le dessin. Il s'ensuit que les uns disent qu'un ange l'a fait, et les autres l'attribuent au démon. C'est un étrange mystère. Le temps l'éclaircira sans doute.

— Qu'en pensez-vous, mon Révérend Père ? demanda un vieux religieux à l'Abbé.

— Je pense, mon bon frère, que tout ce qui est beau vient de Dieu, et que l'homme capable de produire un chef-d'œuvre et de n'en vouloir tirer pour lui ni los ni honneur, doit être en bon chemin de gagner le ciel... Je pense même...

La cloche sonnait. Le Père Abbé se tut et se rendit au chœur. Jamais ni lui ni le frère jardinier ne dirent un mot qui pût faire deviner leur secret. Dom Jehan de Brametot mourut l'année suivante. Le frère Simplicien vécut fort vieux, et les religieux de Saint-Wandrille espéraient qu'il atteindrait l'âge de cent ans. Mais, heureusement pour lui, il mourut en 1560, deux ans avant que les calvinistes ne vinsent piller l'église de Caudebec.

EPILOGUE.

La flèche à la triple couronne domine encore l'église de Notre-Dame-de-Caudebec et ce portail où trois cent trente-trois statues brisées témoignent de la rage des impies. Elle a résisté aux siècles et aux iconoclastes, et, tout alourdie qu'elle est par un revêtement de briques, elle charme encore les regards des voyageurs et justifie l'admiration du bon roi Henri IV. Puisse-t-elle être bientôt préservée, par d'intelligentes réparations, de la ruine qui la menace ! Puisse-t-elle trouver, comme les restes de l'abbaye de Saint-Wandrille, un protecteur, un sauveur !

Depuis bien des années déjà, les savants archéologues qui étudiaient les monuments de notre art national ont cherché à découvrir le nom de l'architecte qui éleva la flèche de Caudebec. MM. Léopold Delisle, Leroy, l'abbé Cochet, l'abbé Sauvage, et bien d'autres, ont fouillé les archives, interrogé les traditions. Ils n'ont rien trouvé, ils ne trouveront rien. Le double silence du cloître et de la tombe a déjoué toutes les recherches, et c'est aux ruines de l'abbaye de Saint-Wandrille qu'il faut aller demander, non pas un nom que la sainte obéissance a voué à l'oubli, mais l'histoire d'un de ces artistes qui ne travaillèrent que pour glorifier et servir Dieu.

Qu'ils reposent en paix, ces maîtres des pierres vives, dont les chefs-d'œuvre innombrables couvraient jadis la France, et, de leurs derniers vestiges, ravissent encore nos yeux et nos cœurs ! Après de longs oublis succédant aux insultes, les descendants de ceux qu'ils évangélisèrent reviennent demander aux anciennes demeures des moines le secret du travail fécond et paisible, les jouissances de l'art dirigé vers son but véritable, et ces biens que nous ne connaissons plus : l'ordre, le respect et la paix. (1)

(1) Lorsque parut cette nouvelle, dans le journal *l'Univers* du 3 septembre 1879, la ville de Caudebec-en-Caux avait pour curé-doyen M. l'abbé Andrieu dont le plus cher désir était de restaurer la merveilleuse flèche de son église qui tombait en ruines. D'abord avec Madame Julie Lavergne, il fit imprimer et répandit une brochure de propagande contenant, avec *La flèche de Caudebec*, une notice du savant archéologue normand M. Brianchon sur la possibilité de la restauration ; puis il se mit à quêter, tant et si bien que les travaux, commencés par l'architecte Sauvageot, en 1883, furent achevés en 1886, peu de jours après la mort de Madame Lavergne et de M. Brianchon.

M. Joseph Lavergne a cru devoir rendre un juste hommage à la mémoire de M. le curé Andrieu en lui dédiant la réimpression de *La flèche de Caudebec*. (Note de l'éditeur).